

Barnabé Latanas

C
o
u
p
s



Polar
Malhonnête

Barnabé Latanas

Coups - Polar malhonnête

© Barnabé Latanas, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-4265-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avis au lecteur

Ce livre est la transcription fidèle d'un manuscrit trouvé un jeudi après-midi sur les quais de Paris. La bouquiniste, femme d'un certain âge en tailleur et chignon, profitait de l'absence de curieux pour ranger des papiers. Celui dont le nom figure sur la couverture du présent ouvrage eut l'œil attiré par un dessin à l'encre qui représentait l'escalier que l'on trouve dans la rue Malebranche. Le dessinateur, visiblement un amateur, avait eu du mal à respecter les dimensions. Le réverbère qui se trouve, ou plutôt se trouvait avant qu'une voiture ivre ne l'emporte, au haut des marches paraissait minuscule. La scène représentait très probablement un tournage de film, activité assez commune en ce lieu. La rue était recouverte de longs traits sans doute pour figurer de la paille. Il y avait des chevaux, qu'on pouvait confondre avec des vaches, une enseigne « à l'ancienne » et au milieu des marches une figurante à crinoline.

La conversation s'engagea, la femme lui montra la série complète de vues parisiennes : une encre maintenant affadie, des pâtés maquillés maladroitement soit en pierre, soit en ombre, déformaient des places et des rues que ne connaissait pas l'auteur. La bouquiniste avait dû emporter plusieurs cartons de papiers pour pouvoir acquérir l'ensemble d'une bibliothèque dont les meilleures pièces avaient été préalablement dispersées à Drouot. Il restait quelques éditions originales de l'entre-deux-guerres et de l'immédiat après-guerre, des numéros de revues spécialisées dans les relations internationales, les dix premières années de l'Avant-Scène Théâtre, ... Le tout désormais en ligne sur internet et disponible, pour partie, dans la petite caisse verte du quai des Grands Augustins. Dans le coin où la bouquiniste avait reposé les dessins, l'auteur aperçut des feuillets maintenus ensemble par deux clips noirs. Le papier avait à peine jauni. Sur la première demi-page, on avait écrit en grandes lettres cursives rouges : « Coups, polar malhonnête ». Le reste du texte était tapé à la machine. Il s'agissait d'une copie obtenue grâce au papier carbone car la plupart des lettres étaient floues. L'auteur en fit l'acquisition.

La version présentée ici a été complétée. À plusieurs endroits, des annotations manuscrites annonçaient des développements : ceux-ci ont été réalisés par l'auteur qui a, pendant plusieurs mois, tenté de retrouver l'ambiance de l'époque et la véracité historique des faits qui sous-tendent ce récit. Deux ou trois fois il

est venu retrouver la femme qui avait acquis les documents. L'homme dont elle avait vidé l'appartement était seul, sans famille. Il habitait boulevard Saint Michel, pas loin de la station RER Luxembourg : elle avait été mise au courant par la concierge. La bouquiniste ne tarda pas à devenir suspicieuse, puis irritée à l'idée d'avoir peut-être, malgré trente ans de métier, laissé passer une pépite d'un métal inconnu. L'auteur cessa ses visites. À la sortie de l'édition imprimée, il lui apporta un exemplaire avec une dédicace qui se voulait complice. L'étal était tenu par un gaillard tatoué, plutôt bourru, qui, à la deuxième question, voulut savoir s'il avait affaire à la police. Il se chargea de mauvaise grâce de remettre l'ouvrage à la bouquiniste.

La scène se passe selon toute vraisemblance au début des années quatre-vingt-dix. Il est question d'un gouvernement de gauche en France. Celui-ci s'est terminé en mars 1993 lorsque les élections législatives ont donné une majorité à la droite et installé la deuxième cohabitation. Quant à la tentative de coup d'Etat en Argentine, évoquée de façon tout à fait incidente, elle remonte au 3 décembre 1990. À cette époque, il n'y a pas d'internet, on achète ses vacances dans des agences de voyage et ses livres dans les librairies, le tout en francs. Vers 16 heures, le crieur de journaux s'installe au carrefour Saint Michel – Gay Lussac pour écouler le grand quotidien du soir. La chute du mur de Berlin, l'implosion du système soviétique, la guerre du Golfe sont suivies sur l'une des trois chaînes nationales de télévision ou grâce aux comptes rendus des envoyés spéciaux de radio et de presse, pas avec des vidéos floues prises par des smartphones et postées sur YouTube. En France, le téléphone mobile reste réservé à une élite très restreinte : soucieux d'aider un industriel national développant une technologie « originale », le gouvernement a fermé les frontières. Il mettra plusieurs années à constater qu'original ne signifiait pas efficace.

I

Quelques coups mal assurés furent frappés à la porte. À l'intérieur de l'appartement, l'homme était assis devant un étroit bureau en mélaminé blanc dont l'un des quatre pieds rectangulaires boitait. L'unique tiroir sous le plateau était entrouvert. L'homme en tirait parfois du papier qu'il noircissait avec un stylo bon marché. À en juger par la quantité de feuilles que contenait la poubelle située à côté de son pied droit, il devait avoir travaillé intensément mais avec peu de bonheur. Les coups lui firent lever la tête. Il sembla remarquer, derrière la fenêtre qu'il ne nettoyait pas trois fois l'an, le sommet des arbres du jardin du Luxembourg. Il termina le café au lait froid d'une tasse dont il avait oublié la présence.

Jeune, vingt-cinq ans tout au plus, un visage à la Jacques Brel, l'homme n'avait eu le temps ni de se raser, ni de s'habiller. La matinée était pourtant déjà bien entamée et, en cette fin de printemps, le soleil incitait à la promenade.

— C'est pour quoi ? demanda l'homme d'une voix grave à l'invisible interlocuteur qui s'était remis à tambouriner contre la porte.

— Police.

— Si vous vous intéressez à ma situation militaire, les gendarmes sont déjà venus le mois dernier.

— Ouvrez, s'il vous plaît.

— Mais votre guerre, je ne veux pas la faiaire, Monsieur le président, je ne suis pas sur tererre pour tuer de pauvres gens, chantonna le jeune homme en resserrant les pans d'un kimono d'intérieur en coton où de fatigués dragons bleus cracheurs de feu jouaient à cache-cache derrière des bambous blancs.

— Monsieur Hugo Balzac ?

L'homme en uniforme avait l'air plus gentil que futé. Il était doté d'une morphologie de coureur de marathon.

— Hugo Bollac, s'il vous plaît, rectifia le jeune homme en teintant sa voix de mépris.

— Excusez-moi, c'est la concierge qui m'a dit que vous vous appeliez Hugo Balzac. Je me disais bien... Ça me semblait un peu drôle, mais de nos jours... J'ai pensé qu'il s'agissait peut-être d'un nom étranger.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda Hugo Bollac.

— Votre voisin du second, le monsieur avec une barbe blanche et de grandes oreilles...

— Monsieur Lapon ? Jean Lapon ?

— Oui c'est le nom que m'avait donné la concierge. Mais bon, lapon, vous voyez, ça fait un peu, comment dire, penser à des esquimaux avec des moumoutes sur la glace,...

— Et alors ?

— Comme vous n'êtes pas Balzac, je me suis dit qu'il n'était sans doute pas lapon et que j'avais peut-être mal compris.

— Dans cet immeuble il n'y a pas de Balzac mais il y a des Lapon. Enfin un Lapon, car il est célibataire, sans enfant et il vit seul.

— Il vivait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Hugo Bollac pâlit.

— Il a été retrouvé mort ce matin par la concierge. Vous le connaissiez ?

— Mort... Mort, mort ? Puis, après un temps, comme pour se donner contenance : Il a été assassiné ?

— Difficile à dire pour l'instant. Il s'est peut-être suicidé.

— Ah non. Ça, c'est catégoriquement impossible !

— Pardon ?

— Impossible: un byzantiniste ne se suicide pas.

L'assurance retrouvée d'Hugo Bollac incita l'homme en uniforme à ne pas prolonger la conversation.

— Si vous connaissiez le défunt, mon collègue voudra certainement vous parler personnellement. Il est encore dans l'appartement de monsieur Lapon. Je vais le prévenir. Ça ne vous dérange pas de ne pas sortir entretemps ? Le policier hésita un peu puis ajouta : « il n'y a pas grand monde dans cet immeuble. Vous êtes le seul à l'étage ?

— Le nouveau propriétaire veut tout transformer en bureaux. Il a déjà réussi pour le troisième étage et pour le premier.

« Il faut que je vous diiise, les guerres sont des bêtises » relança Hugo Bollac. L'insouciance de la jeunesse, l'attrait pour l'imprévu que le jeune homme appelait de ses vœux chaque soir en s'endormant, son refus affiché de toute autorité et son mépris pour l'uniforme l'avaient poussé à jouer le bravache. La conscience que le mort était monsieur Lapon perçait peu à peu et, avec elle, la douleur. « Il fallait que ça tombe sur lui ». Hugo Bollac se mit à arpenter son

studio. Arpenter était d'ailleurs un terme passablement inapproprié puisqu'il n'y avait que quatre pas entre l'entrée et la porte-fenêtre. L'espace était encore restreint par une monumentale cheminée en marbre, située en face du lit, vestige d'une époque où l'appartement haussmannien n'avait pas encore été dépecé. Sur son manteau recouvert de livres et de revues était posé en équilibre un miroir de la taille d'une feuille de papier. À la place de la glace d'origine, Hugo Bollac avait punaisé l'affiche d'un des spectacles du Théâtre du Soleil. Le jeune homme ramassa un jean par terre, l'enfila, roula son kimono en boule et le fourra de force dans le petit placard qui, d'un côté du lit, occupait la place habituellement consacrée à la table de chevet. Il passa un T shirt qui vantait un festival international du livre et qui, vu son âge et quelques petits trous, avait été classé dans la catégorie « habit d'intérieur ». On pouvait dormir avec, s'en servir de chiffon ou de torchon mais plus l'exhiber dans la rue. Après avoir pensé un instant faire le lit ou ranger les vêtements qui traînaient encore, le jeune homme se ravisa. « Ce serait trop d'honneur pour un képi ». Il passa néanmoins dans le coin cuisine, réduit aveugle séparé de la pièce à vivre par une cloison de type carton-pâte et lava la vaisselle des repas des jours précédents qui emplissait le minuscule évier. Pour combattre l'attente, il aurait volontiers parcouru un journal, mais n'étant pas sorti, il n'avait rien pu acheter. Comme la concierge lui avait clairement laissé entendre, dès son installation, qu'elle pouvait aller lui chercher la presse à condition qu'il s'agisse du « Figaro », les négociations avaient tourné court. Hugo Bollac devait subvenir à ses besoins d'information par ses propres moyens. Lorsque monsieur Lapon était souffrant ou ne souhaitait pas sortir, Madame Briquey lui apportait « France-Soir ». Privilège de l'ancienneté, sans doute !

Par la porte-fenêtre, qu'on ne pouvait ouvrir qu'en déplaçant le petit bureau, le studio donnait sur un minuscule balcon dans lequel Hugo Bollac s'aventurait rarement car il était convaincu que l'ensemble des oiseaux du jardin voisin venaient y déposer leurs chiures. Peu maniaque du balai, le locataire comptait exclusivement sur la pluie pour nettoyer les lieux, ce qui, à la fin du printemps, donnait des résultats modestes. Lorsqu'il n'eut plus rien à faire dans l'appartement, Hugo Bollac déplaça le bureau et se faufila tout de même sur le balcon. Sur le boulevard à ses pieds, deux scooters faisaient la course et jouaient du klaxon pour empêcher les piétons de traverser. Un petit véhicule de nettoyage, d'une éclatante propreté verte et blanche, bloquait le couloir de bus pour s'attaquer, centimètre après centimètre, aux crottes de chiens lardées de

mégots. Son conducteur sortit la tête par la fenêtre pour s'adresser aux excités de vitesse et y gagna deux bras d'honneur. Le jardin n'avait pas encore englouti son flot de touristes. Deux jardiniers en uniforme vert s'activaient dans une plate-bande où différents tons de jaune encadraient quelques grandes fleurs orangées

Comme la sonnette du studio ne marchait plus -en fait, Hugo Bollac ne l'avait jamais connue en fonctionnement-, il avait laissé la porte entr'ouverte. Il se retourna lorsqu'il entendit dans la pièce une toux bien rythmée destinée à attirer l'attention. C'était un homme très petit, typé espagnol. Il portait la tenue civile de la police : chemise bleue avec le dernier bouton ouvert, pantalon de toile dans les marrons et chaussures bien adaptées pour la marche en moyenne montagne. Les publicités l'auraient qualifié de fort, la sagesse populaire de bedonnant. Dans un visage un peu bouffi planté sur un large menton, s'agitaient constamment des yeux très sombres. De longs cheveux noirs, filasseux, cachaient son col et, pour certains, allaient se perdre entre les omoplates. Une mèche rebelle, à tout moment replacée derrière l'oreille droite, ne montrait aucune envie d'y rester. Hugo Bollac le trouva vieux : il avait donc au moins quarante-cinq ans. En le dévisageant, il l'imagina dans ces patrouilles de nuit à bord d'un véhicule banalisé dont le chauffeur, spécialiste en queue de poissons, peut bloquer n'importe quelle Mercédès suspecte. Ses collègues aux oripeaux voyous jaillissent du véhicule en hurlant « police, on ne bouge plus », l'arme au poing, le brassard plus ou moins visible. Le gilet pare-balles reste dans le coffre arrière du véhicule. Ils extraient les occupants de la Mercédès, les agrippant par le blouson ou les cheveux ou les oreilles, les déplient à l'aide de quelques injures à caractère non raciste, les palpent de haut en bas, puis de bas en haut, les alignent contre les portières arrière, les mains d'abord allongées sur le toit du véhicule puis menottées derrière le dos, la face elle aussi collée -parfois frappée- contre le même toit. Les lampes torches fouillent le véhicule, ouvrent la boîte à gants, inspectent le dessous des sièges, l'intérieur des portes, le coffre arrière, le châssis. Dans le véhicule de police, la radio donne l'immatriculation de la Mercédès et demande le panier à salade pour l'enlèvement des prises. Lorsque les uniformes arrivent, bleus dans le gyrophare bleu, les hommes de la nuit récupèrent leurs menottes et repartent braconner.

« Je vous déconseille le balcon à cause des oiseaux, dit Hugo Bollac en rentrant dans la pièce. Il fut presque déçu de constater que l'homme ne portait pas d'arme, à moins que ses chaussettes en laine ne dissimulent un couteau. Pour ce qui est de l'intérieur, vous excuserez la pagaille ». Il alla chercher dans le coin

salle d'eau – WC une chaise en plastique transparent qu'il déplia pour son interlocuteur. Lui-même s'assit sur le bord du lit.

— Monsieur Hugo Balzac...

— Bollac, Hugo Bollac. Ce n'est pas parce que la concierge pense qu'en estropiant mon nom, elle m'ancrera plus fermement dans la profession, que vous devez vous sentir obligé d'en faire autant.

— Ah, dommage. Je trouvais intéressant de m'entretenir avec un Hugo Balzac. Vous êtes écrivain, au moins ?

— En quelque sorte... Disons de la sorte qui va percer.

— Vous faites quand même pas mal dans la culture si on en croit votre décoration intérieure... et vestimentaire. Monsieur Lapon s'appelle bien Lapon, n'est-ce pas ? demanda le policier pour changer de sujet. La concierge n'a pas estropié son nom.

— Il est écrit sur la boîte aux lettres.

— Et pourquoi ne s'est-il pas suicidé ?

— Je l'ai déjà expliqué à votre acolyte en uniforme. Monsieur Lapon était, au moins dans sa jeunesse, spécialiste de l'empire byzantin. Sa voiture s'appelle Michelita en référence à Michel VIII Paléologue. 1224-1282, si vous vous intéressez à l'histoire.

— Et voilà qui empêche de se suicider. Dommage que l'information soit si peu répandue : ça nous supprimerait du travail !

— Monsieur Lapon avait pour la vie le même respect que ceux auxquels il s'intéressait.

— Ce qui n'allait pas très loin.

— Ils s'entregorgeaient et s'aveuglaient à profusion. C'est d'ailleurs ce que fit le susnommé Michel VIII Paléologue pour se débarrasser de l'héritier légitime. Rappelé à l'ordre par l'église, il expliqua que, des six méthodes connues pour aveugler, il avait fait utiliser la moins douloureuse. Mais de tels hommes ne se suicidaient pas.

— Comment connaissiez-vous monsieur Lapon ? Le policier semblait plus intéressé par la vue sur le jardin du Luxembourg que par la réponse à sa question.

— Nous sommes voisins, je le voyais assez souvent. Passionnant, une vie... Et Hugo Bollac lança le bras gauche devant lui pour qualifier ladite vie. Mais sur ce mot sa belle façade d'assurance se lézarda. Que valait son assaut d'éloquence devant un inspecteur de police alors que son voisin du second n'était plus. La lueur que la discussion avait mise dans ses yeux s'estompa. Hugo Bollac